

# Stendhal au galop

... Gérard Joulé, *Epalinges*  
Ecrivain, traducteur

Légers, théâtraux et rêveurs, tels nous apparaissent les héros stendhaliens. Rêveurs et légers, car ils ne sont ni de leur temps, ni de leur monde ; théâtraux, car de ce monde et de ce temps mauvais, qui ne sont pas les leurs, il leur faut bien se protéger par ces deux armes que sont l'esprit et l'insolence, ainsi que par tout un jeu de distances réelles ou feintes.

Qu'est-ce qu'un héros de roman ? Pour Stendhal - et cela est aussi vrai de Balzac -, c'est un homme plus vivant qu'un homme pris dans la vie ordinaire. Julien Sorel n'est pas un monstre de cynisme et d'immoralité, c'est un homme monstrueusement vivant. Et ce n'est même pas un homme, c'est un jeune homme en qui l'auteur, homme mûr et d'apparence quelconque, a mis toutes ses complaisances.

Stendhal tire ses personnages du monde, pour les faire entrer dans l'histoire et dans une histoire qui touche à la légende. Une bulle de rêve les protège d'un contact trop brutal avec la réalité. Tels les dieux d'Homère, ils sont auréolés d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie. On dirait qu'ils passent leur vie à galoper sur un cheval. Stendhal n'aimait pas son époque, comme tout homme qui se respecte.

A travers Julien, Stendhal s'est exprimé lui-même avec ses ambitieux désirs. Avec Fabrice, en revanche, il a voulu donner une vie rêvée à l'homme qu'il aurait voulu être, noble, riche, aimé. Julien, homme de basse condition, par sa su-

périorité naturelle, son énergie et son pouvoir de séduction sur les femmes, s'élève au faite de la société pour s'apercevoir que le monde et la société ne sont rien. Fabrice, lui, n'a rien à faire pour conquérir ce monde, il n'a rien à se prouver. Il n'a qu'à être heureux sans déchoir à ses yeux. Et pourtant leur vie à tous deux se termine au même âge et dans des conditions analogues. La prison et l'échafaud pour l'un, la prison et le cloître pour l'autre, et la mort rapide pour l'un et l'autre. A vingt ans, un héros de roman cesse d'exister. La peine capitale y aidait puissamment. En la supprimant, on a supprimé une source féconde de romanesque.

## Le chantre de l'énergie

Comment être heureux sans déchoir à ses propres yeux ? Telle est la question stendhalienne par excellence. Disons tout de suite que le bonheur que recherche Stendhal ne se trouve pas dans la satisfaction des désirs physiques mais dans l'attente de ceux-ci. « Le plus grand plaisir de l'Opéra, écrit-il, réside pour moi dans les accords des violons avant que le rideau ne se lève, dans l'atmosphère d'attente fiévreuse qui remplit la salle éclairée et parée de jolies femmes. » Je doute qu'aujourd'hui la salle de l'Opéra-Bastille puisse procurer ce genre de sensations au jeune homme qui se sentirait des dispositions à devenir un héros stendhalien. Car enfin Stendhal n'écrivait pas

pour être lu, commenté et enseigné dans des écoles et des universités par des professeurs, mais pour entraîner à sa suite toute une génération tentée par l'amour et l'héroïsme.

Stendhal avait eu sous les yeux comme professeur d'énergie le plus bel exemple de tous les temps : Napoléon. La morale hédoniste de Stendhal postule le culte de l'énergie, et le libertinage n'est permis qu'aux âmes grandes et passionnées. C'est pourquoi il tranche avec toute la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle et c'est en quoi aussi il se distingue de Balzac dont les héros convoitent avant tout les biens de ce monde : places, fortune, pouvoir. Stendhal admire les personnages de la Renaissance et méprise ses concitoyens qu'il juge vaniteux ; il voue un culte à l'Italie et à son peuple, chez qui il découvre une incessante recherche du plaisir et une réserve d'énergie rendant cette quête possible. Nietzsche s'en souviendra.

Stendhal détestait les phrases et donc Chateaubriand, le plus grand phraseur de notre littérature. On se demande dans ces conditions comment il faisait la cour aux femmes. Eh bien ! il ne la faisait pas. Il la rêvait. Et après, il sortait de son rêve pour passer à l'attaque.

Dépourvu de tout artifice, étranger à toute parole recherchée, avare d'adjectifs, le style de Stendhal est celui de Voltaire, à cette différence que Voltaire n'exprime que des raisonnements, alors qu'avec la même économie de mots Stendhal nous transmet des sentiments et, mieux encore, des sensations.

Un exemple bien connu. Quand Fabrice, après d'innombrables épreuves et intrigues, réussit à pénétrer dans la chambre de Clélia, les conséquences de cette victoire s'expriment en cinq mots : « Aucune résistance ne fut opposée. » Mais il y a mieux encore. Stendhal a réussi à résumer une nuit d'amour

par un point-virgule : « La vertu de Julien fut égale à son bonheur ; il faut que je descende par l'échelle, dit-il à Mathilde quand il vit l'aube paraître. » Même resserrement dans les œuvres mineures : « Vanina resta anéantie. Elle revint à Rome et le journal annonça qu'elle venait d'épouser le prince Savelli. »

Quand une crise d'apoplexie le frappa sur un boulevard de Paris, en 1842, il laissait derrière lui deux œuvres en chantier, *Lucien Leuwen* et *Lamiel*, qui ne furent publiées que quarante ans plus tard.

Lucien Leuwen, c'est Stendhal tel qu'il était après 1830, en paix avec son siècle et somme toute heureux sous le gouvernement du roi-citoyen. Plus jeune, plus beau, plus riche que lui, certes, mais semblable à lui-même pour l'essentiel. Pris dans l'engrenage, si l'on veut, mais éveillé, c'est-à-dire les yeux bien ouverts pour découvrir à la fois les vices du nouveau régime purement

lettres

Stendhal jeune, portrait  
au physionotrace par  
Edme Quenedey



bourgeois et ses propres insuffisances qui le faisaient adhérer de si bon cœur à ce régime. Et c'est justement dans l'observation aiguë de ces défauts et dans la peinture des cercles d'opposition que se manifeste ce qu'il y a de meilleur dans ce roman inachevé.

Le défaut de Lucien, par rapport à Julien, c'est peut-être son manque d'énergie. Né riche, il n'a pas besoin d'arriver. Son énergie, car il en a, ne lui sert à rien. J'ai dit défaut d'énergie. Je me suis trompé. Non, la question que se pose Lucien c'est à quoi l'employer, cette énergie. Aussi s'attire-t-il des critiques de ses amis. Que fais-tu par toi-même ? lui dit l'un d'entre eux. Que serais-tu capable de réussir seul ? Enfin, es-tu capable d'inspirer de l'amour autrement que par contagion, par larmes, par la « voie humide » ? Un autre de ses amis le juge encore plus sévèrement, il blâme en lui la délicatesse qui prend trop souvent le contre-pied des principes abstraits.

Et Madame de Chasteller, dont Lucien est épris, ne cesse de lui répéter qu'il croit aimer alors qu'en réalité il n'aime pas. Paul Valéry, ce lecteur passionné de Stendhal, adorait « la délicatesse du dessin de la figure de Madame de Chasteller, et le progrès d'un attachement qui se fait tout-puissant dans une sorte de silence, et cet art de le contenir, de le garder à l'état incertain de soi-même ».

*Lamiel* nous est parvenu à un stade bien moins avancé que *Lucien Leuwen*. C'était l'œuvre à laquelle Stendhal travaillait quand il est mort. *Lamiel* est un Julien en jupon ; l'héroïne, ambitieuse et avide de plaisir, après avoir frôlé les plus grands succès, finit par se précipiter volontairement dans les bas-fonds sociaux où elle sera assassinée.

Valéry disait que « Stendhal se rangeait à la suite des Pères et des Docteurs les plus sévères pour l'homme et des maî-

tres les plus rigoureux de la théologie morale. Un psychologue, tout sensua- liste qu'il est, a besoin de la méchan- ceté de notre nature. Que deviendrait la littérature sans le péché originel ? » Et que deviendraient les hommes d'es- prit ? Mais Stendhal, n'ayant jamais peint des faibles, ne pouvait représenter que des Fabrice et des Mosca (inspiré de Metternich !)

## Le paradis en prison

Et puis, surtout, Stendhal, c'est l'inesti- mable don de la vivacité, un ton qui chasse aussitôt l'ennui. Ce sceptique croyait à l'amour. Ce professeur d'éner- gie exaltait le rêve et la tendresse. No- tons encore que les moments les plus heureux de la vie de Julien et de Fa- brice se passent en prison. A mille pieds au-dessus du monde, eût dit Nietzsche, et il est de fait que la prison de Parme est digne de celles de Piranèse et d'une altitude fabuleuse. Car c'est en prison que ses héros peuvent rêver la vie et l'amour au lieu de la vivre et de le faire. Victor Brombert, auteur d'un essai sur Stendhal,<sup>1</sup> déclare : « La métaphore de la prison, qui confère aux deux grands romans de Stendhal leur qualité de haute poésie, invite à rêver de liberté, mais dit aussi que la liberté reste le rêve du prisonnier et que la vraie vocation des protagonistes est la solitude. » Mais que viennent faire ici ces notions de liberté et de solitude quand Stendhal se tue à nous dire que Julien et Fabrice ont trouvé le paradis en prison ?

G. J.

1 • *Stendhal, roman et liberté*, De Fallois, Paris 2007, 164 p.